

Le gardien de l'horizon

Gabrielle Roy

Volume 25, Number 1 (145), February 1983

Nos écrivains par nous-mêmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30408ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, G. (1983). Le gardien de l'horizon. *Liberté*, 25(1), 71–72.

GABRIELLE ROY

LE GARDIEN DE L'HORIZON

Qu'était-il venu faire dans cet endroit perdu, si perdu à vrai dire que même sur place on se prenait parfois à douter de son existence? Pas plus aujourd'hui qu'hier, Boris Caviarov n'aurait pu dire par quels détours imprévisibles son destin l'avait conduit de ses doux vallons de Syktyvkar jusqu'à ces mornes confins de la Saskatchewan où la plaine succédait à la plaine comme un signe au fond de l'illusoire quête des hommes.

Il était chef de gare. En dix-huit ans de métier, quatre voyageurs seulement avaient fait halte à New Warsaw, ainsi nommé un demi-siècle plus tôt par un Juif polonais de passage qui, ayant tenté en vain de cultiver des betteraves pour le borsch, était reparti aussitôt vers Calgary afin de ne pas périr d'ennui. Mais on racontait que, devenu *dispatcher* pour le C.P.R., il avait réussi à convaincre les ingénieurs et le Ministère de faire passer la voie ferrée par New Warsaw, «une ville à venir, disait-il avec son dur accent, gros champ betteraves, là y en faut station, big station». Et c'est ainsi qu'il avait vendu sa terre au C.P.R. et que Boris Caviarov, aujourd'hui, était chef d'une gare où personne jamais ne descendait. Mais

toute espérance n'était pas morte pour Boris: non loin de la gare, dans une déclivité, tel un souvenir impérissable de la folle ardeur des rêves humains, poussaient quelques plants de betteraves sauvages, et le cœur de Boris en était consolé.

Chaque jour, à huit heures, le sol se mettait à trembler dans la petite pièce qui servait de chambre à Boris et où les clous claquaient la nuit on aurait dit de détresse. Dès qu'il percevait le tremblement, Boris quittait lentement sa paillasse, enfilait ses bottines, allumait le fanal de fonte et sortait sur le quai. Devant lui, dans le matin, la plaine à perte de vue, et l'horizon, tout au fond, qui semblait onduler mollement sous la pathétique immensité du ciel. A ses pieds, le rail filiforme où déjà vibrait le chant des lourdes roues de métal au loin.

Et tout à coup, comme surgi du néant, enveloppé d'une étrange odeur d'inconnu (était-ce le cambouis, ou bien la vapeur, ou alors quelque mystérieux parfum de Syktyvkar revivant dans l'imagination de Boris, il n'aurait su le dire), le train passait à toute vitesse, en criant à fendre l'âme.

Il était déjà loin quand Boris Caviarov, après avoir agité paresseusement son fanal, retournait dans sa chambre, enlevait ses bottines et, avant de se rendormir jusqu'au lendemain huit heures, songeait le cœur saisi d'émotion: «That's Canada!»